

Pascal DURANDARD

Le diplomate annécien Eustache Chapuis (1492 - 1556), acteur majeur de l'histoire européenne du XVI^{ème} siècle

(article paru dans le n° 92 des « Rameaux savoisiens », juin 2021)

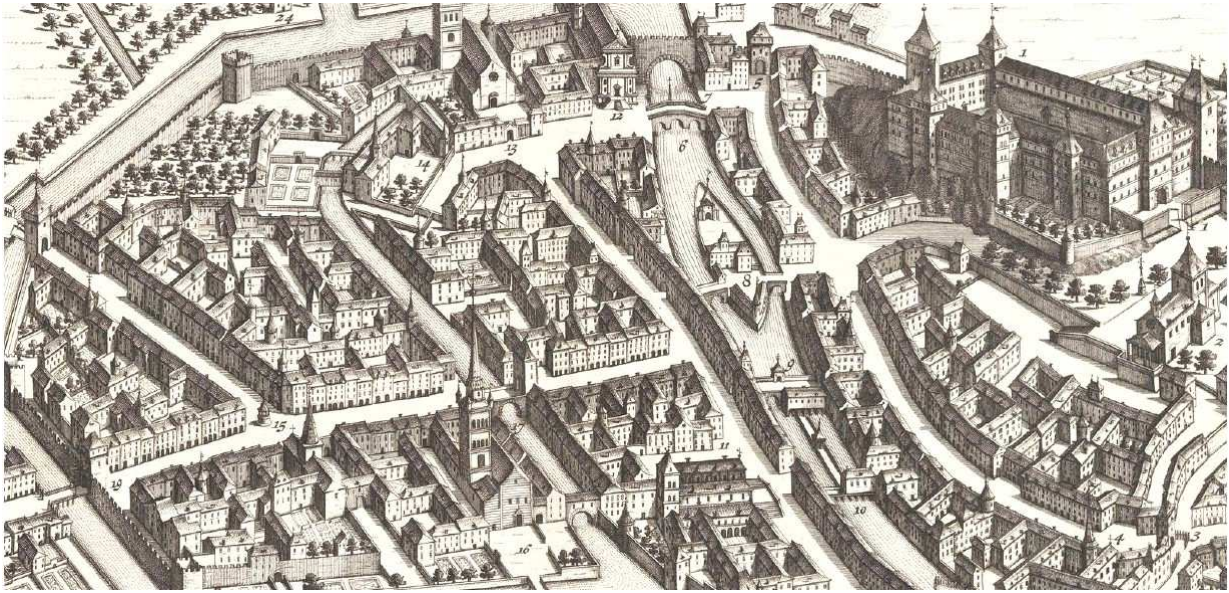
ATTENTION ! CET ARTICLE EST LA PROPRIÉTÉ DE PASCAL DURANDARD, ET RELÈVE DU CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE. IL EST DESTINÉ À UN USAGE PRIVÉ. TOUTE REPRODUCTION PUBLIQUE EST INTERDITE.

La Bruyère disait à propos de Lauzun : « on ne rêve pas comme il a vécu ». Le mot frappe, et laisse entrevoir des aventures extraordinaires. Propulsé au cœur de la diplomatie de son temps, Eustache Chapuis fut choisi par le destin pour être le témoin d'étranges choses. Il n'y a certes rien de commun entre le favori de Louis XIV et le juriste savoyard du XVI^{ème} siècle, mais le sort promis au second relève tout autant de l'extraordinaire. Chapuis se trouva mêlé de très près à l'un des plus grands drames de l'histoire de l'Angleterre. À l'issue d'une existence à la fois passionnante et décevante, semée d'échecs et d'amertumes, celui qui fut un peu le Talleyrand de Charles Quint se retira à Louvain. Il n'avait oublié ni sa patrie, injustement envahie par la France, ni sa ville natale, qu'il dota d'un collège qui fut célèbre. Sa fondation lui assura la reconnaissance d'Annecy.

Les premières années

Eustache Chapuis est né à Annecy vers 1492, dans une des maisons qui bordent au nord l'actuelle place Notre-Dame-de-Liesse. Il est le second fils de Louis Chapuis, notaire, et de Guigonne Dupuis. Originaire de Bonne en Faucigny, sa famille paternelle est établie à Annecy depuis le milieu du XV^e siècle. Son grand-père fut notaire lui aussi, et son bisaïeul maître maçon. Cet entrepreneur édifia le plus beau morceau du château d'Annecy, le logis et la tour Perrière. L'attribution de ce prestigieux chantier fut le marchepied qui permit à ses descendants de compter parmi les familles bourgeoises de la ville, et d'accéder à la noblesse avec un secrétaire ducal, cousin germain de notre héros.

Eustache fut un élève brillant. Sa ville natale ne disposait que d'une modeste école, mais les régents qui avaient la charge d'instruire les fils de la bourgeoisie locale dispensaient un enseignement déjà complet et solide. Il acquit sous leur férule (qu'on souhaite avoir été la plus douce possible) cette maîtrise du latin et cette culture qui éblouiront plus tard ses amis. En 1505, il perdit son frère aîné et son père, sans doute victimes de la peste. Guigonne Dupuis ne fut pas inférieure à sa tâche de mère et de veuve. Elle sut gouverner sa maisonnée, trouva des partis honorables pour ses trois filles, et envoya ses deux fils à Turin. Ces jeunes gens étaient également doués, et tous les espoirs leur étaient permis. En 1507, le jeune Eustache, probablement âgé de quinze ans, quitta sa ville natale pour suivre des études de droit.



Le centre d'Annecy (*Theatrum Sabaudiae*)

L'université piémontaise faisait pâle figure auprès de Bologne et de Pavie, mais elle commençait à croître en renommée. Érasme ne crut pas indigne de lui d'y étudier le droit en 1506 - l'année précédent l'arrivée d'Eustache. Petit clin d'œil de l'Histoire : les deux hommes ne se sont jamais vus personnellement, mais l'humaniste comptera le futur diplomate parmi ses admirateurs, et bien des années plus tard, il lui devra le paiement de pensions dont il avait un urgent besoin. Chapuis contribuant au bien-être matériel du maître de Rotterdam, il y a là de quoi rêver un peu ! Mais ce n'est qu'un commencement.

Le jeune Annécien entendit certainement parler de ce célèbre philosophe hollandais, dont les écrits ravissaient alors les rois et les papes. Par sa situation, Turin était perméable à la diffusion des idées qui avaient éclos à Florence, à la cour de Laurent le Magnifique. Eustache s'ouvrit naturellement à la culture humaniste, dans l'effervescence de lectures qu'il partageait avec ses condisciples. Parmi eux, François de Bonivard, qui s'illustrera dans la défense des libertés genevoises. Et lorsqu'arriva Henri Corneille (ou Cornélius) Agrippa, un des maîtres de la pensée nouvelle, toute cette jeunesse altérée de savoir ne manqua pas d'assister à ses « leçons ». En tout point extraordinaire, Agrippa laissait derrière lui un parfum de scandale. Penseur paradoxal, il était passionné par les sciences occultes autant que par la théologie, l'histoire sainte, et la philosophie platonicienne. Le cardinal de Sion l'avait invité en Italie en 1511, et il eut l'occasion d'enseigner à Pavie. En présence des marquis de Montferrat et de Mantoue (excusez du peu !), il discourt sur les *Épîtres* de saint Paul, *Le Banquet* de Platon et *l'Hermès Trismégiste*. C'est en remontant la péninsule qu'il s'arrêta à Turin, où il put faire montre de son inépuisable savoir. Remarqua-t-il l'étudiant attentif qui ne perdait pas une miette de ses commentaires ? Ni l'un ni l'autre ne se doutait alors qu'ils deviendraient dix ans plus tard les meilleurs amis du monde.

Eustache resta à Turin jusqu'en 1512, puis il alla perfectionner son droit à Valence. Il passa à Rome la première partie de l'année 1515. Une lettre de son frère Philibert nous apprend qu'il y obtint son titre de docteur, et que le Saint-Père (Léon X, un Médicis !) lui a donné sa bénédiction. C'est peut-être à Rome qu'il s'est décidé à devenir prêtre. Dans quelle église ou dans quelle chapelle a-t-il été ordonné ? Était-ce en Italie ou à son retour en Savoie ? Quoi qu'il en soit, il avait choisi de servir Dieu et l'Église, sans doute moins par vocation intérieure que pour les commodités d'une carrière qu'il pouvait espérer brillante.

Agrippa de Nettesheim (1486-1535)



Célèbre de son vivant, Henri Corneille Agrippa, dit de Nettesheim, fut le plus atypique et le plus déroutant des grands humanistes. Il fut tour à tour soldat, alchimiste, philologue, théologien et médecin. On crut même qu'il était magicien ...

Il est né à Cologne en 1486, et fut d'abord soldat pour le compte de l'empereur Maximilien I^{er}. Au bout de cinq ans, il voulut étudier et se rendit à Paris. Mais faute d'argent, il retourna en Allemagne et se passionna pour les sciences occultes.

Il passa sa vie à parcourir l'Europe, en quête de savoirs nouveaux. Il s'adonna à l'alchimie à Avignon. Il alla en Angleterre pour travailler avec Colet sur les *Épîtres* de saint Paul. Il rencontra Trithem, reconnu pour ses travaux en cryptologie. Il s'intéressa à l'œuvre de Rauchlin sur la tradition biblique hébraïque. L'humanisme néoplatonicien l'attira en Italie. Il fut en liaison avec Érasme et Lefèvre d'Étaples.

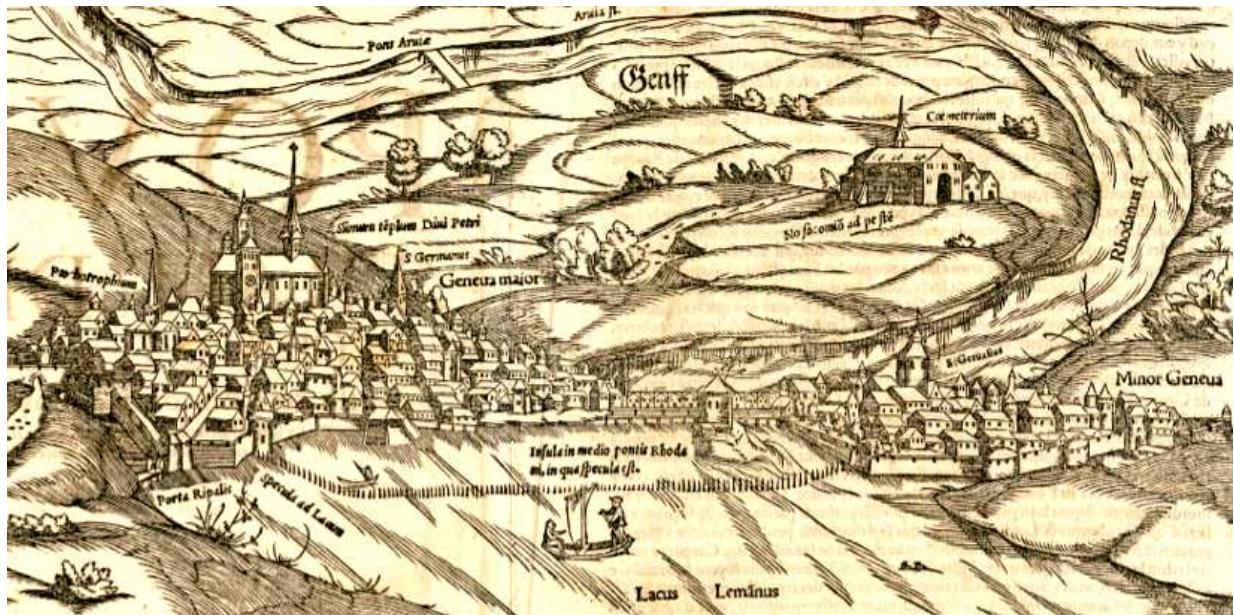
Autodidacte de génie, il assimilait les théories les plus subtiles, et sa culture semblait inépuisable. Il fut un orateur brillant doublé d'un écrivain à la plume élégante. Sans vraiment avoir de titre universitaire, il donna des conférences à Dole, fut invité à être le théologien du concile de Pise. Il enseigna à Pavie et à Turin, fit de la théologie à Metz, pratiqua la médecine à Genève et à Fribourg.

En 1524, Louise de Savoie l'engagea comme médecin, et lui demanda de prédire son avenir. Mais, tombé en disgrâce et se débattant dans des problèmes d'argent, il se retira aux Pays-Bas et resta quelque temps à Anvers. Il s'y distingua par son dévouement à soigner les habitants frappés par la peste. Puis, il espéra que les Habsbourg l'emploieraient. Marguerite d'Autriche le protégea et le fit nommer historiographe de Charles Quint. Mais criblé de dettes, il fut emprisonné à Bruxelles, et s'enfuit à Bonn, où il s'occupa de publier son œuvre. Finalement, il se transporta à Grenoble, où il mourut en 1535.

Partout où il passa, Agrippa ne laissa jamais personne indifférent. Conciliant son goût pour l'occultisme et une fidélité inébranlable à la doctrine catholique, on le suspecta souvent d'hérésie. Il fut querelleur et bas courtisan, capricieux et ami inconstant, mais aussi mari fidèle et père aimant. Sa probité et son courage intellectuels sont indiscutables. Ses œuvres reflètent la grande disparité de ses centres d'intérêt. Il faut surtout retenir son traité sur la philosophie occulte (1509), référence obligée en la matière, et celui sur la vanité des sciences. Sa dissertation sur l'excellence du sexe féminin est un brillant exercice de style.

L'official de Genève

À l'issue d'un cursus sans surprise, le jeune docteur *in utroque* revint dans ses pénates, précédé par une solide réputation d'éloquence, de grande maîtrise du droit civil et du droit canon. Il dut cependant attendre deux années avant d'obtenir une charge digne de ses capacités. Le duc Charles III n'avait pas cru bon de le prendre à son service, mais l'évêque de Genève, son cousin, lui proposa d'être l'official de son vaste diocèse.



Genève en 1520

C'est au cours de l'été 1517 qu'Eustache Chapuis fut nommé official par l'évêque Jean de Savoie. Au mois d'août, le nouveau dignitaire s'installa à Genève et jura sur les Saints Évangiles devant les syndics de respecter les franchises de la cité. Ce serment était en soi une leçon de politique, qui l'instruisait sur le statut complexe de la ville, à la fois siège spirituel d'un diocèse, État ecclésiastique dépendant du Saint Empire germanique, et commune jouissant d'une charte depuis 1387. Pour corser le tout, Genève était sous la « protection » du duc de Savoie, qui avait un pied dans la place grâce à un vidomme, officier de justice dépendant théoriquement du prince-évêque, mais en fait du souverain savoyard.

Mais qu'est-ce au juste qu'un « official » ? C'est un des officiers qui assistent un évêque dans ses fonctions judiciaires. À Genève, il sert aussi de chancelier du prince-prélat. Son pouvoir est donc important, avec des prolongements au plan diplomatique. On peut dire que l'attribution de cette charge à Eustache Chapuis obéit à une exigence de haute compétence, et il faut évidemment admirer comment elle échut à cet homme jeune, tout frais émoulu des universités italiennes.

Ses titres lui suffiront-ils pour s'imposer ? Eustache n'est pas Genevois de naissance, il n'a aucun lien avec l'oligarchie marchande, et ne bénéficie pas, comme son ami Bonivard, des appuis que favorise une haute naissance. Pourtant, cet official pas comme les autres saura « naviguer » dans les remous et les replis de la politique locale. Pendant une décennie, il fera son apprentissage sur une scène politique parcourue de tensions, dans un climat de paix armée qu'il parviendra quelque temps à dissiper. Pour sortir avec honneur de ces situations difficiles, il aura bien besoin de cette « singulière prudence » dont Bonivard le gratifiait.

L' affaire Berthelier et ses prolongements

Genève n'était pas une ville de tout repos. Elle était partagée en deux camps antagonistes, qui n'hésitaient pas à faire le coup de poing quand le besoin s'en faisait sentir. Les partisans de la liberté à tout prix se décoraient du nom d'« Eidguenots », mot déformé de l'allemand « Eidgnossen », qui signifie « Confédérés », parce qu'ils recherchaient l'alliance de Fribourg et des cantons suisses. Ils désignaient leurs adversaires, partisans de l'alliance savoyarde, sous le nom dédaigneux de « Mameluks », en référence à ces anciens esclaves qui, après avoir fondé un sultanat en Égypte, s'étaient soumis aux Ottomans en 1517.

Durant ses deux premières années à Genève (1517 - 1518), Chapuis fut confronté à deux affaires graves, qui auront des répercussions sur le destin de la ville. Deux des ténors du parti républicain, Philibert Berthelier et Jean Pécolat, menaient grand tapage contre l'évêque et le duc. Très influent sur l'opinion, le premier ne cessait de réclamer la combourgeoisie avec les Suisses. Le second laissa un jour entendre que Jean de Savoie n'avait plus pour longtemps à vivre. Aussi, quand Monseigneur souffrit d'un terrible mal d'entrailles au cours d'un séjour à Lyon, il se crut empoisonné et médita de châtier ses deux ennemis. Berthelier put s'échapper à Fribourg, mais son compagnon fut arrêté. Bonivard se démena pour faire libérer le malheureux, mais les rancœurs s'accumulaient. Pour apaiser les Fribourgeois, l'évêque leur envoya son official, à qui le duc adjoignit le baron de Sallenove, réputé pour sa sagesse. C'était la première mission de Chapuis, chargé de ramener le rebelle. Mais ses discours ne purent attendrir les graves bourgeois, et il dut revenir bredouille.



Charles III, duc de Savoie

L'année 1518 ne fut pas moins agitée. L'affaire Berthelier n'était toujours pas résolue. L'agitation subsistait. Sourdement, Charles III et son cousin cherchaient encore le moyen de tenir à leur merci l'irréductible Genevois. Au cours de l'automne 1518, ils crurent trouver les proies qui leur permettraient de l'incriminer. Cette fois-ci, leurs agents signalèrent la présence à Pignerol de deux jeunes gens compromis avec le chef « Eidguenot » : André Navis et Jean Blanchet, issus de la bonne bourgeoisie genevoise. Ces étourneaux s'étaient fait une réputation de libertins et jouaient les provocateurs. Accusés de complicité avec Berthelier, ils furent arrêtés. On les tortura à mort, et pour ajouter encore à la barbarie du procédé, on ramena leurs cadavres dépecés devant Genève. Le matin du 3 octobre 1518, la population découvrit avec horreur les restes des malheureux, pendus au Pont de l'Arve. Au-dessus des victimes, cet écriteau : « ce sont ici les traîtres de Genève ».

Le surlendemain, le duc et l'évêque firent savoir qu'ils accordaient leur pardon à leurs opposants. Et ce fut Chapuis qu'on chargea de cette triste mission. Mais l'heure n'était ni aux pardons ni à la soumission : il n'était question que de rompre avec la tyrannie savoyarde, et de s'allier avec Fribourg, en attendant d'entrer dans la Confédération. Charles III et son cousin réalisèrent alors la faute politique que leur crime venait de provoquer. Deux semaines plus tard, l'official et le baron de Sallenove furent envoyés à Fribourg pour empêcher la signature du traité de combourgeoisie. Mais Genève et Fribourg scellèrent une alliance qui prévoyait une assistance militaire.

La réaction de Charles III au traité de combourgeoisie

La cour de Savoie fut atterrée, et chercha à obtenir des Suisses la révocation du traité. Le 17 mars 1519, la diète de Zurich écouta les discours de Sallenove et de l'official. Ce fut le premier succès diplomatique de Chapuis. Pendant ce temps, Charles III préparait un coup de force. Le 5 avril, il entra dans Genève. Alertés, les Fribourgeois décidèrent de voler au secours de leurs alliés. Le 7, leur milice de piquiers envahit le pays de Vaud. Morges fut surprise et son gouverneur capturé.

Quand il apprit cette incursion foudroyante, le duc fit marche arrière, proclama qu'il n'avait pas l'intention d'attenter aux libertés de la ville, et qu'il se contenterait d'une renonciation au traité de Fribourg. Le Conseil était d'autant plus disposé à le croire qu'il était également terrifié par l'approche de ses « libérateurs ». Pour prix de leur intervention, les cupides piquiers réclamèrent un fort dédommagement, et n'acceptèrent de se retirer que si on leur versait l'énorme somme de 8.000 écus d'or. Pour s'en débarrasser au plus vite, le souverain savoyard promit pour son compte 6.000 écus.

On en était là des pourparlers lorsque les Genevois virent arriver leur évêque. Après un an d'absence, Jean de Savoie crut habile de se poser en pacificateur. Le 17 avril, il fit déclarer par son official qu'il pardonnait à tous ceux qui avaient pris part à l'alliance avec Fribourg. Cependant, les « Eidguenots » les plus compromis ne se sentirent plus en sûreté. Le prieur de Saint-Victor (François de Bonivard) voulut s'échapper mais, trahi par ses deux compagnons de route, il fut arrêté par un officier ducal et emmené en captivité au château de Grolée, dans le Bugey. Il s'y morfondra deux longues années.

Les Confédérés voyaient ces troubles d'un mauvais œil. Ils exigèrent le retrait des troupes fribourgeoises et savoyardes. La diète de Zurich se prononça contre le traité de combourgeoisie avec Genève. Fribourg fut mis en demeure de retirer ses bandes dévastatrices, et on fit les comptes. Durant les mois de mai et de juin, Chapuis fut occupé par des négociations à Zurich. C'est dans cette ville qu'il apprit l'élection à l'Empire de Charles de Habsbourg, déjà roi d'Espagne et prince des Pays-Bas. Il évoque cet événement dans une lettre adressée au duc, sans savoir que son existence en sera affectée dix ans plus tard, lorsque le successeur de Charlemagne le consignera pendant seize ans à Londres, comme ambassadeur auprès d'Henri VIII.

En août 1519, Jean de Savoie prit le relais de son cousin. Malgré la persistance de la peste, il retourna à Genève et convoqua l'assemblée générale. Comme official, Chapuis prit la parole au nom du prélat, décidé à ne tolérer aucun manquement à son autorité. La répression ne tarda pas, et deux jours après, Berthelier fut arrêté. Il comparut devant un tribunal spécial, et malgré ses protestations, fut condamné et exécuté.

Après l'intimidation, la reprise en main : le 27 août, l'évêque présida une autre assemblée générale. C'est encore Chapuis qui porta la parole. Il déclara illégale la dernière élection des syndics, invoquant la participation au scrutin de citoyens qui n'avaient pas le droit de vote. Nul doute que l'official, conciliateur-né, réprouvait ces violences.



Plaque commémorative (à Genève)

En dépit du rôle que sa fonction l'obligeait à jouer, Chapuis sut montrer aux bourgeois qu'ils pouvaient lui faire confiance. Il représenta la ville dans la commission mixte créée par l'évêque pour résoudre la crise. Le 2 septembre, un accord était conclu : les quatre nouveaux syndicats étaient maintenus jusqu'aux prochaines élections, et cinquante votants supplémentaires participeraient au futur scrutin ; la ville paierait l'argent dû à Fribourg ; et enfin, point essentiel, le traité de combourgeoisie était aboli. Les Genevois n'en attendaient pas tant, on respira. Le ton du décret était modéré et ne blessait pas les bourgeois, dont les libertés étaient reconnues. Et puis, les persécutions étaient abandonnées. Il parut évident que Messire l'official était l'auteur de cette étonnante convention, qui évitait une ère de troubles. On reconnut son tact parfait, qui donnait au duc et à l'évêque l'avantage de jouer les souverains bienveillants, dont l'autorité affirmée sauvegardait néanmoins les droits anciens du peuple. D'ailleurs, personne ne s'y trompa. Chapuis s'acquitta définitivement l'estime des deux partis, parmi lesquels il comptait de nombreux amis. Et quoi qu'ils en aient, Charles III et Jean de Savoie étaient finalement bien contents de s'en sortir eux aussi à si bon compte. Décidément, ce jeune official avait bien du talent, et il servait bien ses maîtres malgré les apparences. Pour marquer sa satisfaction, l'évêque lui donna une place de chanoine au chapitre de la cathédrale.

Au mois d'octobre 1519, Chapuis dut encore intervenir. Le Conseil l'envoya à la diète de Zurich pour répondre aux plaintes de Fribourg. En cette période où les Suisses connaissaient leur force et s'imposaient de plus en plus sur la scène européenne, les conséquences auraient pu être dangereuses pour Genève comme pour la Savoie. Dans cette occasion ô combien délicate, l'éloquent Annécien fit merveille. Habilement, il récapitula les griefs formulés par les Fribourgeois, montrant ainsi que Genève reconnaissait sa dette. Puis, il expliqua comment la ville pouvait s'en acquitter en tenant compte de sa situation particulière. Sa manière de procéder fut simple et efficace : il s'appuya sur les textes officiels pour définir les bases légales et politiques sur lesquelles les parties devaient s'accorder. C'était fonder une négociation sur des notions de droit public, stratégie si brillamment développée par Talleyrand au Congrès de Vienne ... trois siècles plus tard. Ayant écouté avec la gravité qu'il méritait un aussi raisonnable discours, les Confédérés n'eurent plus qu'à acquiescer et prendre une décision pleine de sagesse, plus favorable aux Genevois qu'ils ne l'espéraient. Fribourg dut se contenter du dédommagement déjà perçu, et se vit interdire toute alliance avec Genève. Décidément, Messire l'official avait la diplomatie dans le sang !

Une paix fragile

Grâce à la pondération de Chapuis, la période 1520 - 1523 fut pour Genève un relatif moment de quiétude, l'ultime avant la reprise des tensions qui aboutiront au rattachement de la ville à la Confédération helvétique. Pendant ces trois années, l'official fut plus que jamais l'interlocuteur privilégié que l'on consultait sans arrière-pensées. L'évêque eut le bon goût de lui laisser le champ libre, Charles III ne pensait plus qu'à son mariage.

Pour lui marquer sa gratitude, le Conseil de ville lui offrit en octobre 1520 une aiguière d'argent - un présent délicat, mais modeste eu égard aux services rendus. C'est ainsi qu'on se plaît à se figurer notre personnage : bienveillant, dévoué, désintéressé. Sa vraie récompense, il l'obtint l'année suivante, lorsqu'il présida un grand banquet de réconciliation des deux partis. Cette consécration morale, qui peint l'homme mieux qu'un portrait, est assurément très flatteuse. En outre, Jean de Savoie, en veine de générosité, le pourvut du doyenné de Vuillonnet, qui s'étendait sur une quarantaine de paroisses autour de Genève. Et comme les bonheurs n'arrivent jamais seuls, Agrippa s'installait à Genève en 1521, apportant un stimulant intellectuel dont il avait bien besoin.

Le temps des embarras

L'accalmie ne pouvait pas être éternelle. Chapuis n'avait pas que des amis à Genève. Dans les années 1521 - 1522, il semble qu'on ait voulu le tenir à l'écart. Il se retira quelque temps à Annecy. Dans une lettre datée de l'été 1522, il évoque cet « exil ». C'est peut-être à cette époque qu'il eut un fils d'une maîtresse éphémère. L'enfant reçut le prénom de César. La référence impériale est évidente, elle résonne comme une prémonition.

Les événements facilitèrent le retour de l'official à Genève. Jean de Savoie mourut en février 1522 et fut remplacé par Pierre de la Baume, partisan affiché de Charles Quint. L'official parvint à obtenir la confiance du prélat. Mais comme les affaires européennes accaparaient l'attention de son nouveau maître, les « Eidguenots » en profitèrent. Sous l'impulsion de Besançon Hugues, ils menèrent une violente campagne et remportèrent les élections en février 1523. Pierre de la Baume commit l'erreur de ne pas mesurer le danger. Alors que sa présence aurait renforcé son autorité, il abandonna la place à ses ennemis. Les choses s'apaisèrent néanmoins, et au mois d'août, lorsque parut le couple ducal, tout Genève l'accueillit avec des transports de joie. On admira la beauté de la jeune duchesse, infante de Portugal et sœur de l'impératrice. Le séjour des souverains savoyards fut marqué par quinze jours de festivités.



Pierre de la Baume, évêque de Genève

Tout fut remis en cause en février 1524. Pour avoir refusé d'obéir aux agents du duc, Lévrier, un « Mameluk » modéré, fut emmené de force à Bonne (en Faucigny) et exécuté sauvagement. Chapuis éleva aussitôt une protestation. Dans cette pénible affaire, le duc et l'évêque perdirent toute popularité, et l'on peut imaginer l'abattement du juriste annécien, écœuré par tant d'inconscience politique et de gâchis. Sans doute se rendit-il déjà compte que la cause de la Maison de Savoie était bien perdue. Criant à la tyrannie, les « Eidguenots » habituèrent les Genevois à l'idée d'une rupture avec la Savoie et à l'entrée de Genève dans la confédération helvétique. L'avenir s'annonçait sombre pour Eustache Chapuis. Agrippa avait quitté Genève en février 1523, et Messire l'official se retira provisoirement d'un jeu qu'il n'aimait pas. C'est le moment où le destin se plut à l'attirer sur un autre théâtre.

Eustache au service du connétable de Bourbon

L'actualité politique européenne semblait déchaînée depuis que le chef de la Maison de Bourbon, le plus puissant féodal de France, avait trahi son roi. Béatrix de Portugal poussa son époux à abandonner le parti français et à s'allier avec l'Empereur. Féal du Habsbourg, Pierre de la Baume l'appuya. Charles III de Bourbon n'était pas n'importe qui. Prince du sang de France, ce descendant de saint Louis détenait au cœur du royaume un domaine immense, comprenant l'Auvergne et le Bourbonnais, la Marche, le Forez, le Carladès, le Beaujolais et les Dombes. Au prestige de la naissance et de la puissance, le prince joignait la valeur militaire la plus brillante. Il s'était distingué à Agnadel et à Marignan, et la charge de connétable de France avait mis un comble à sa fortune.

Puis, François I^{er} médita la perte de son puissant vassal. Dès 1517, il lui ôta le gouvernement du duché de Milan - d'autres humiliations suivirent. À la mort de sa femme en avril 1521, Bourbon subit des procédures judiciaires destinées à le dépouiller. Il noua des liens secrets avec Charles Quint et Henri VIII. En 1523, un vaste plan fut conçu pour démanteler le royaume capétien. Le prince devait soulever ses vassaux et entraîner les provinces à la révolte, moyennant quoi il recevrait un vaste établissement comprenant la Provence. La main de l'archiduchesse Éléonore mettait le sceau à cette alliance.

Dans la nuit du 8 au 9 septembre 1523, Charles de Bourbon quitta ses États dans le plus grand secret. À sa sortie du royaume, il trouva d'abord refuge en Franche-Comté, puis à Chambéry, où il rencontra le couple ducal. Aucun soulèvement n'eut lieu en France, ses



Le connétable de Bourbon

espérances s'évanouirent. Il ne représentait plus rien politiquement, et n'eut d'autre choix que de mettre son épée au service de l'Empereur. Les événements en Italie lui donnèrent l'occasion de s'illustrer. Au mois d'août, François I^{er} avait envoyé une armée dans le Milanais. Charles Quint nomma le transfuge princier son lieutenant général dans la péninsule.

On ne sait pas comment les choses se sont passées, mais c'est à ce moment qu'Eustache Chapuis fut pressenti pour servir de secrétaire au connétable, à l'instigation de Pierre de la Baume. Gageons que le prélat ne fut pas trop fâché d'éloigner son brillant officier, un peu trop « libre » à son gré. Quant à ce dernier, il fut certainement un peu ému en acceptant cet emploi si particulier. Il demeurait l'official de Genève, mais se voyait transformé - provisoirement ? - en une sorte d'agent secret. Il ne savait pas alors combien son existence allait en être affectée.

De la fin de l'année 1523 à l'automne 1524, Eustache Chapuis partagea son temps entre Genève, son service auprès de l'évêque, et diverses missions pour le compte du duc de Bourbon. Le chef impérial avait besoin d'argent pour recruter des mercenaires allemands, les terribles lansquenets de Frundsberg. Comment put-il se procurer les fonds nécessaires ? Il est plus que probable que Chapuis, aidé de son ami Agrippa, accomplit ce miracle. En fournissant le nerf de la guerre, le pacifique juriste permit aux Impériaux d'écraser l'armée française à Pavie. Le 24 février, le roi de France était vaincu et prisonnier ! Chapuis était alors à Chambéry, mais on le trouve au mois de mai au camp du connétable, près de Milan. Le duc de Savoie l'avait envoyé pour présenter ses « condoléances » à son neveu, alors emprisonné dans la forteresse de Pizzighetone. Il faudrait avoir la plume de Dumas pour peindre cette scène : le fils du notaire annécien mettant un genou en terre devant le Roi-Chevalier ! Mais bien d'autres scènes étonnantes attendent Eustache dans les années à venir.

Pendant ce temps, les événements se précipitaient à Genève. Malgré une tentative d'apaisement, Charles III de Savoie ne sut pas rallier à lui la majorité. De retour dans la ville, Chapuis assista, impuissant, au triomphe des « Eidguenots ». Une répression terrible s'abattit sur les « Mameluks ». Voyant qu'on n'en sortirait jamais, désespérant de voir réussir durablement sa sage politique, il décida de se retirer définitivement des affaires genevoises.

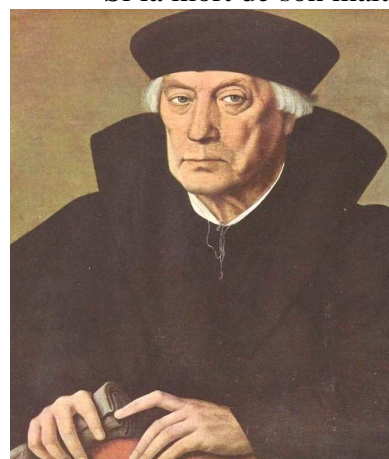
Certains auteurs ont imaginé qu'il aurait suivi le connétable en Espagne, qu'il l'aurait assisté dans les tractations qui devaient aboutir au traité de Madrid (14 janvier 1526). Rien ne corrobore cette supposition. Bourbon put mesurer l'ingratitude des rois. Malgré le soutien de Gattinara, le chancelier de l'Empereur, il n'obtint que la promesse de la restitution de ses

biens. Il dut subir ce camouflet : le vaincu de Pavie épouserait l'archiduchesse - infante qui lui était promise avant qu'il ne passât dans le camp impérial. Il n'avait d'autre choix que de ravalier son amertume, et il repartit pour l'Italie en attendant son heure. Quant à Chapuis, il passa certainement le printemps à Annecy. Son frère était décédé, mais il put revoir sa mère et ses sœurs avant d'être appelé à jouer un nouveau personnage.

Au début de l'été 1526, le juriste annécien refit surface et entra officiellement au service du connétable de Bourbon, qu'il aida à recruter dix mille hommes. Au mois d'août, il fut dépêché à Grenade, avec mission de rapporter les ordres de Charles Quint. Seconde scène romanesque dans l'histoire de Chapuis : la rencontre avec ce monarque qu'il admirait, et les conciliabules dans les merveilleuses salles de l'Alhambra sur la prochaine campagne.

De retour en Italie, il se rendit au camp de son maître, chargé de punir Clément VII pour ses fourberies. Le prince français quitta Milan le 2 janvier 1527. Frundsberg, le vieux mercenaire, le rejoignit. Le 6 mai, Charles de Bourbon lança ses féroces lansquenets à l'assaut de la Ville éternelle, mais il fut mortellement blessé au début du combat. En apprenant la nouvelle, son armée fut prise d'une véritable furie meurtrière. Le Pape n'eut que le temps de se réfugier au château Saint-Ange, d'où il put contempler les massacres et les ravages commis par les soldats luthériens pour venger leur chef. Le sac de Rome glaça l'Europe d'horreur.

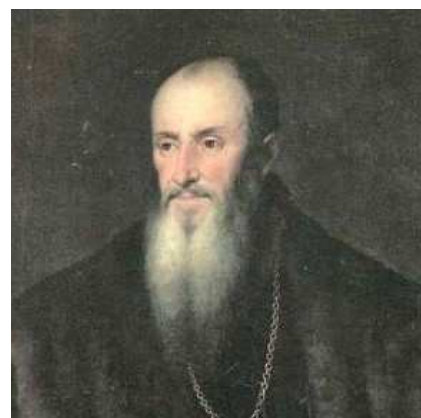
Au service de Charles Quint



Mercurino Gattinara

Si la mort de son maître laissa Eustache Chapuis désemparé, il ne fut pas long à savoir ce qui allait advenir de lui. Il n'était plus question de revenir à Genève ou de siéger au conseil du duc de Savoie. D'ailleurs, eut-il le choix ? Gattinara, envoyé par l'Empereur en Italie, prit soin des serviteurs du connétable. Le juriste annécien fut remarqué et passa en Espagne, avec la promesse d'une charge digne de lui. Il hésita d'autant moins qu'il avait depuis longtemps senti grandir son admiration pour l'héritier des Rois catholiques et des Césars autrichiens. Qu'il ait eu ou non connu les théories du chancelier sur la monarchie universelle, il lui plaisait de servir un maître nourri de la pensée d'Érasme, qui faisait passer son devoir avant ses plaisirs, et qui avait une haute idée de sa mission. L'unité de la Chrétienté n'était-il pas un beau programme ?

Le 27 juin 1527, en reconnaissance de ses services comme secrétaire du connétable, l'Empereur assigna à Chapuis quatre ducats d'or par jour. Le 1^{er} juillet suivant, à Valladolid, il le nomma conseiller et maître des requêtes de son hôtel, avec un salaire annuel de 625 livres de France. L'ancien official de Genève était désormais intégré aux rouages de l'énorme machine administrative qui assistait le consciencieux monarque, sur l'empire duquel « le soleil ne se couchait jamais ». Il travailla sous les ordres du chancelier et de deux hauts fonctionnaires franc-comtois : le secrétaire d'État Jean Lallemand ; et Nicolas Perrenot de Granvelle, que Charles Quint appelait « son lit de repos », et dont il devint l'ami.



Nicolas Perrenot de Granvelle

Puis, en 1529, Don Inigo de Mendoza, ambassadeur impérial en Angleterre, demanda son rappel. Par qui le remplacer ? l'Empereur avait eu le temps d'apprécier le travail et les qualités du maître des requêtes savoyard. Pourquoi ne l'enverrait-il pas à Londres ? Ses ministres ont dû lui dire qu'il ne pouvait pas faire meilleur choix. C'est ainsi que Chapuis fut pendant une quinzaine d'années l'intermédiaire entre deux des plus fascinants souverains de l'Histoire : Henri VIII et Charles Quint.

Un humaniste dans l'âme

« *C'en est fait de la philosophie chrétienne si nous tenons compte du rang des hommes.* » Cette pensée de Chapuis montre clairement son attachement aux valeurs humanistes. Il attachait un grand prix à la liberté de pensée, axiome fondamental d'une conscience éclairée, soucieuse de justice et de vérité. Rien n'était pire pour lui que l'assurance d'un savoir figé, surtout quand il s'appuyait sur la superstition et le fanatisme. Sa plus belle profession de foi, il l'exprima dans une lettre qu'il écrivit à Cornelius Agrippa, alors attaqué de tous côtés par les doctes patentés. Un extrait de cette lettre nous montre avec quelle fougue l'ambassadeur impérial pourfend les maîtres de la Sorbonne : « *Ne savez-vous pas que, depuis ces dernières années où le Monde a pris du flair, tous ces ânes bâtés ont cessé d'être un objet de terreur. On les a dépouillés de leur peau de lion. Cette Sorbona, ou, si vous le préférez, Sorbonia, ainsi que tous ses estafiers, sont purement méprisables. Rien de plus ténébreux que tous ces porteurs de lanternes, ces criards vaniteux et lâches ; ces hurleurs, il ne faut pas en tenir compte. Il faut les traiter comme certaines foudres que, pour cela, les physiciens désignent par l'expression de foudres brutes, parce que, bien qu'elles tombent avec un grand fracas, elles n'en sont pas moins vaines et inoffensives. Il faut imiter en cela Démosthène : ses contradicteurs s'étant permis ce degré d'impudence de se taire, de ne plus attaquer ouvertement la vérité défendue par l'orateur, celui-ci les réduisit au silence le plus absolu et le plus définitif, en leur reprochant leur synanchie¹, et, comme l'un d'eux disait: « Ce n'est pas cela ! » - « C'est donc d'argyrancie² que vous souffrez, » répartit Démosthène. Quant à nos criards, plus bruyants que Stentor, c'est plutôt l'appât du gain, la pâture que réclame leur ventre qui les rend ainsi. En effet, si leur décision est réellement sincère, si elle vient du fond de leur âme, ce sont des êtres stupides, idiots ; - si, au contraire, dans une affaire si importante, si sérieuse, ils ont écouté la voix de la corruption, de la courtisanerie, qu'y a-t-il de plus perfide que ces gens-là ? Qu'y a-t-il de plus imprudent, de plus déplorable ? Ils méritent d'autant mieux, savant Agrippa, qu'on étale à la grande lumière et leur trahison et leur ignorance. [...] Pour en finir à ce sujet, je veux caractériser par un seul mot ce que j'ai délayé dans tant de périphrases. Rien autre chose que de rire ne convient à nos Maîtres, et, pour me servir de l'expression d'Aristophane, 'de lâcher un vent' comme réponse. »*

Le lecteur ne peut qu'être sensible à la franchise du ton, dont la portée polémique est soutenue par un humour mordant. Dans l'année qui suivit la rédaction de cette lettre, Rabelais publiait son *Pantagruel*. L'humaniste poitevin n'aurait pas renié cette diatribe anti-universitaire.

¹ Mal de gorge.

² Mal de gorge provoqué par l'argent.

Le milieu humaniste en Savoie

Grâce à la correspondance d'Agrippa, il est possible de se faire une idée des intellectuels ouverts aux idées humanistes qui gravitaient à Genève et en Savoie dans les années 1520. François de Bonivard n'était présent qu'en esprit (il rongea toujours son frein à Grolée), mais la petite « Académie » savoyarde n'en comprenait pas moins quelques personnalités intéressantes : le chanoine Allardet ; le théologien Guillaume Furbity ; le célestin Claude Dieudonné, qu'Agrippa connut à Metz ; Claude Blancherose, médecin à Annecy ; et Jean de Lucinge, mi aventurier mi étudiant, à la fois correspondant d'Érasme et ami d'Ulrich de Wurtemberg. Le doyen d'âge était Aymon de Gingins, abbé de Bonmont et candidat malchanceux au trône épiscopal de Genève. Un homme aimable, qui savait vivre, un vrai prélat de la Renaissance. Enfin, un oiseau de passage, le poète Hilarius Bertolph, secrétaire d'Érasme, passa l'hiver 1521 - 1522 chez Agrippa.

Agrippa fut à cette époque le grand ami de Chapuis, qui lui procura une licence pour pratiquer la médecine à Genève. Il lui demanda d'être le parrain de son fils Haymon, né en 1522 ; et lorsqu'il s'en alla à Fribourg, il lui confia cet enfant. Eustache promit de veiller sur le poupon et de lui donner une éducation humaniste : « *Quant à notre cher petit Haymon, soyez sans inquiétude à son sujet ; nous le considérons comme notre propre fils, et nous n'épargnons ni soins, ni efforts, pour lui donner une forte éducation, et en faire bientôt un homme* ». Cette amitié ne dura guère, parce qu'Agrippa n'était pas capable de constance. Loin des yeux, loin du cœur ! Le philosophe instable finit par quitter la Suisse, réclama son fils, et après quelques lettres, on n'entendit plus parler de lui ... jusqu'en 1531.

Imaginons cette effervescence dont le maître rhéman avait le secret ! Pour tous ceux qui l'admiraient, Agrippa était une source inépuisable d'érudition, et son esprit étincelant n'était jamais à court de vues hardies. Sa compagnie n'était pas sans danger, car il offusquait le conformisme des « braves gens ». Une lettre curieuse évoque les ennuis de Chapuis, exposé à la médisance : « *Malgré l'opposition générale, Agrippa possède encore la confiance et la faveur de son Eustache, au même degré que s'il parlait monté sur le trépied d'Apollon. Mais Eustache, revêtu de fonctions publiques, est obligé de plaire au peuple, de suivre l'opinion plutôt que la vérité. Ayant eu l'envie l'année dernière de montrer ses sympathies pour vous, il a dû à grands frais, aux dépens de sa fortune publique et privée, se retirer et s'exiler, plein de craintes et d'inquiétudes. Voilà toute l'affaire. Il ne peut prendre part à vos banquets charmants, car il y est impérieusement contraint par la tyrannie de quelques personnages.* » Il n'est pas facile de comprendre les allusions contenues dans cet avertissement. Le texte évoque des réunions animées autour d'une bonne table, des conversations ouvertes sur des sujets « interdits ». Assurément, des penseurs libres compromettent la réputation de l'official, tenu par ses fonctions à une certaine réserve. C'est dire quel climat empoisonné régnait un peu partout, et spécialement à Genève où l'officier d'un évêque était sous le regard de son maître, des partisans du duc de Savoie, et des ennemis de la cause savoyarde !

Eustache Chapuis a la franchise de ses amitiés et de ses idées, mais il a tendance à ne pas assez se méfier des gens malintentionnés qui l'environnent. C'est Dieudonné qui définit le mieux ce qu'il représentait pour tous ces chercheurs passionnés de savoirs nouveaux. L'irremplaçable official est présenté comme « l'étoile et l'honneur de toute la Savoie ». Cet éloge figure dans une lettre du 3 octobre 1521 adressée à Agrippa : « *Reverendum dominum officialem Eustochium Schappus, eum saluta mei verbis, virum revera totius Sabaudiae sydus et decus, omnium virtutum eminentia per maximum* ».

Parallèle des trois rois

Henri VIII (1491 - 1547) - François I^{er} (1494 - 1547) - Charles Quint (1500 - 1558)

La première moitié du XVI^{ème} siècle est dominée par ces trois souverains, demeurés célèbres dans la mémoire collective, et qui incarnent l'esprit de la Renaissance à son apogée.



Ils appartiennent à la même génération. L'aîné est Henri, roi d'Angleterre depuis 1509 ; le benjamin Charles Quint, prince des Pays-Bas en 1504, roi d'Espagne en 1516, empereur en 1519. Entre eux, le sémillant roi de France, qui monta sur trône en 1515.

Ces rois qui ont façonné l'Europe moderne sont devenus des légendes vivantes. Henri et François n'étaient pas destinés à régner, tandis que Charles était l'héritier des maisons d'Autriche et de Bourgogne par son père, et des Rois catholiques par sa mère. Mais Henri était fils de roi, comme Charles, alors que François n'était qu'un prince cadet de la Maison des Valois.

Les deux aînés avaient en commun une carrure athlétique. Ils étaient sportifs, grands chasseurs, grands amateurs de dames. François acquit à vingt ans, sur le champ de bataille de Marignan, une gloire qui fit toujours défaut à Henri, lequel ne brilla que dans des joutes.



L'Empereur n'avait pas la vitalité débordante de ses aînés, mais il était aussi le plus sérieux, celui qui consacrait le plus de temps aux affaires d'État. Il prit lui-même Tunis en 1535, et délivra vingt mille esclaves chrétiens. Il fut bouleversé en apprenant comment ses conquistadors traitaient les Indiens, et s'efforça d'y remédier.

Charles était imprégné de la pensée d'Érasme, Henri prisait la musique et la théologie, François était le plus sensible aux Arts. Tous trois furent des rois bâtisseurs, mais dans ce domaine,

François éclipsait ses rivaux, et sa cour fut la plus brillante de son siècle. Il fut aussi le plus prodigue, le plus généreux. Il mérita son renom de « Roi chevalier », mais sa légèreté lui fit commettre bien des fautes.

On est un peu surpris que Charles et François aient consacré la plus grande partie de leur règne à se faire guerre. Chacun avait sa chimère : l'un la Bourgogne, l'autre le Milanais. Henri jouait les arbitres, et s'alliait à l'un ou à l'autre des éternels ennemis.

Ah ! Henri ! sa renommée paraît bien contrastée ! Il est le « Barbe-Bleue » qui eut six épouses, dont deux furent décapitées. Il est le tyran qui condamna quiconque n'admettait pas sa suprématie spirituelle. Il abattit la puissance de l'Église et s'accapara ses biens, il écrasa le peuple d'impôts, et son orgueil le poussa au schisme. Mais aussi il fonda la puissance britannique, en créant une puissante marine et en annexant l'Irlande et le Pays de Galles.



Une ambassade pas comme les autres

Il fallait de précieuses qualités à l'homme que Charles Quint envoyait à Londres, tant sa mission était épineuse. L'Empereur était le neveu de la reine d'Angleterre, Catherine d'Aragon, qu'Henri VIII voulait répudier depuis des années parce qu'elle ne lui donnait pas d'héritier mâle. Cette situation le mettait dans l'embarras. D'un côté, il lui fallait à tout prix maintenir l'alliance (ou tout au moins la neutralité) anglaise pour mieux vaincre le roi de France, son grand ennemi. D'un autre côté, il se devait de protéger les intérêts de sa tante, qui refusait le divorce et s'exposait à la colère croissante de son époux. Les chances de réconciliation étaient d'ailleurs nulles depuis que le monarque anglais affichait sa liaison avec Anne Boleyn, dont il était follement amoureux.

En 1527, le principal ministre, le cardinal Wolsey, imagina une procédure tortueuse pour faire annuler le mariage de son maître. Il s'appuya sur un interdit religieux : une femme ne pouvait se remarier avec le frère de son mari. Or, avant d'épouser Henri, Catherine avait été unie au prince Arthur, aîné du roi. Elle ne se laissa pas impressionner lorsque son époux lui annonça que leur union était illégitime et qu'ils vivaient en état de péché mortel. Elle demanda à défendre sa cause, il fallut recourir à la voie juridique. Le pape Clément VII ne se montra pas pressé, et finit par envoyer un légat en ... 1529. Dès le début du procès, Catherine récusait son tribunal et en appela au souverain pontife. Furieux d'avoir à comparaître à Rome, voyant que ses plans étaient déjoués et que l'affaire traînerait, Henri en voulut au clergé anglais en général, et à Wolsey en particulier. Sans l'avoir prémédité, il commença à s'engager dans la voie d'une rupture ouverte avec Rome. On n'en était pas encore là en 1529, mais Charles Quint était inquiet pour l'avenir.

C'est dire s'il avait besoin d'un homme de confiance, suffisamment habile pour se maintenir à son poste et susceptible d'influer sur les affaires anglaises ! Chapuis fut le plus important des représentants permanents de l'Empereur. Pour prendre la mesure des choses, il fut même le seul qui conserva son poste aussi longtemps. Une telle continuité est d'ailleurs unique dans les annales de l'histoire de la diplomatie. Elle nous vaut une correspondance suivie de plus de quinze années, véritable mine de renseignements pour les historiens.

L'arrivée à Londres

À son arrivée à Londres, le nouvel ambassadeur découvre une ville qui n'atteint pas les soixante mille âmes. Elle est encore largement contenue dans le district que l'on connaît de nos jours sous le nom de « City », délimité par la Tamise, la cathédrale St-Paul et la Tour de Londres. Chapuis ne disposant pas d'un bâtiment officiel, il loua une vaste maison dans le quartier des « Friars », c'est-à-dire des Frères Augustins. Adossé à la muraille de la ville, le vaste couvent de ces religieux formait la pointe nord d'un triangle dont les deux autres côtés étaient la cathédrale et la Bastille anglaise. Tout un symbole. À l'écart de l'agitation qui régnait près des quais de la Tamise, les « Friars » abritaient une école renommée. Les jeunes gens venaient y étudier en attendant de compléter leur formation à Oxford ou Cambridge. L'ancien étudiant de Turin a dû être sensible à l'atmosphère particulière de ce lieu dispensateur de savoir. Peut-être l'ambiance studieuse et animée qui en émanait fit-elle germer dans son esprit l'idée d'une fondation scolaire dont pourrait profiter sa ville natale. Quant à la vaste église conventuelle, il aimait à y faire ses dévotions. C'est dans ce sanctuaire qu'il se recueillit dans les jours qui ont suivi la mort de Catherine d'Aragon en janvier 1536.



Londres en 1572

La première audience royale

Le 14 septembre 1529, Henri VIII accorda sa première audience à Eustache Chapuis. Premier face à face entre l'écrasant monarque et l'aimable Savoyard. Ni l'un ni l'autre ne savent encore qu'ils vont se côtoyer pendant plus de quinze ans, durant la partie essentielle d'un règne qui va bouleverser l'histoire anglaise et européenne.

L'audience eut lieu au manoir de chasse de Grafton. À neuf heures, le nouvel ambassadeur fut reçu par Sir John Russel, premier gentilhomme de la Chambre privée. Il attendit que le roi revienne de la messe. À onze heures, il fut introduit auprès de Son Altesse. Mais laissons-le narrer la rencontre : « *le roi, à mon approche, se leva de son siège, s'avança de trois ou quatre pas à ma rencontre, et me fit très gracieusement signe de m'approcher* ». Henri avait le sens du théâtre et savait se montrer « royal ». Il mit à l'aise le fils de notaire annécien, lui présentant un « *visage très joyeux et souriant pour dire à quel point il était heureux de [le] voir à sa Cour, croyant que si les rapports sur [lui] et [sa] personne étaient vrais, [...] [il] devrai[t] être un bon ministre, et susceptible de faire de son mieux pour maintenir cette paix bénie entre Sa Majesté Impériale et lui-même* ».

L'affaire du divorce fut évoquée. Et Chapuis de noter dans une lettre à Marguerite d'Autriche : « *comme c'était aussi la première occasion pour le roi d'entrer pleinement dans le sujet, il commença à traiter la question comme une question qui l'intéressait profondément, et qui lui tenait beaucoup à cœur, souhaitant en même temps apparaître comme quelqu'un de très savant en droit canonique, qui avait soigneusement étudié le cas, alléguant des raisons et produisant des arguments en sa faveur plus ou moins plausibles* ».

Après le dîner, un chambellan le conduisit auprès de la reine, à qui il raconta l'entretien de la matinée. Connaissant la méfiance de son époux, Catherine d'Aragon eut l'idée d'établir une liaison secrète, son médecin devant servir d'agent de transmission. On plonge en plein roman de cape et d'épée. Walter Scott n'est pas très loin de Chapuis lorsque celui-ci écrit à l'Empereur : « *Entouré comme j'étais à l'époque d'officiers [de la maison du*

roi], *qui m'ont accompagné et escorté dans les rues de cette capitale, c'est un mystère pour moi comment ledit médecin a osé faire [en leur présence] un résumé de ce qui avait survenu dans le cas du divorce, son origine et ses causes, etc.* ».

La journée fut éprouvante pour le diplomate, qui a dû défendre les intérêts de son maître sans effaroucher le souverain anglais. L'entretien avec la reine a confirmé la difficulté de sa position. Il sait aussi qu'il a été « testé », et il n'est pas peu fier d'avoir passé son « examen » avec succès. Il a réussi à ne pas déplaire, et le soir même, Henri VIII disait à ses familiers : « *maintenant, messieurs, ne commencez-vous à voir la vérité de ce que je vous ai dit sur cet ambassadeur de l'Empereur ?* »

Une première mise au point mitigée

Le 23 octobre 1529, Chapuis se rendit à Greenwich. Il exposa au monarque la nécessité de l'aide anglaise dans la lutte contre les Turcs, qui menaçaient de déferler sur l'Allemagne. Henri se déroba, fit valoir la faiblesse de ses moyens, et passa aux affaires italiennes, cherchant à sonder les intentions de l'Empereur sur la péninsule. Enfin, on aborda les problèmes de police maritime, qui empoisonnaient les relations entre l'Angleterre et les Pays-Bas. Mais le roi nia l'existence de pirates et de corsaires anglais. Chapuis put juger du caractère cauteleux de son interlocuteur. Il fit part à son maître de la vénalité des grands seigneurs de la cour, et des règles du jeu politique en Angleterre : « *en ce qui concerne*



Le duc de Norfolk

l'administration des affaires dans ce pays, ceux qui jouissent maintenant le plus de crédit auprès du roi sont, d'abord, le duc de Norfolk, à qui Votre Majesté ferait bien d'écrire une lettre, et le duc de Suffolk, pour qui une lettre similaire ne serait pas anormale. Une autre chose que je dois mentionner, [...], il n'y a en fait personne dans l'entourage du roi qui n'ait pas de pension de France. Presque tous professent une grande affection pour Votre Majesté, mais leur amour de l'argent est le sentiment le plus fort, et par conséquent, aucune grande confiance ne peut être placée dans leurs démonstrations d'amitié ». On ne peut être plus lucide.

Le mois d'octobre se termina par la chute du cardinal Wolsey. Chapuis ne manqua pas de se réjouir du choix du nouveau chancelier, Thomas More lui-même, pour lequel il ne cachait pas son admiration : « *tout le monde se réjouit de sa promotion, car outre l'estime dans laquelle il est généralement tenu pour sa droiture de caractère, il est considéré comme l'homme le plus savant du royaume et s'est toujours montré un bon serviteur de la reine* ». Effectivement, le plus grand humaniste anglais, l'auteur de *L'Utopie*, refusa de cautionner le divorce royal et de renier sa foi catholique. Malgré les assurances d'Henri VIII, il paiera sa rectitude morale de sa vie. Plus tard, il fut canonisé par l'Église.



Thomas More

L'ami privilégié de la reine Catherine

« Griffith rentre avec Capucius.



Catherine d'Aragon

- **Catherine** : Si mes yeux ne me trompent pas, vous êtes l'ambassadeur de l'Empereur, mon royal neveu, et votre nom est Capucius.

- **Capucius** : Lui-même, Madame, votre serviteur. »

À la fin de l'Acte IV d'*Henri VIII*, Shakespeare met en présence notre Eustache Chapuis et la souveraine déchuë, épouse délaissée, bafouée, étroitement surveillée. La dernière fille des Rois catholiques n'est pas encore à l'agonie, mais elle sait que ses jours sont comptés. Elle évoque sa fin prochaine avec une dignité sereine. Capucius ne dit que quelques mots insignifiants, mais sa présence renforce la grandeur dramatique de ce moment suspendu.

Pour des générations de lecteurs et de spectateurs anglo-saxons (et américains), le face à face du mystérieux messenger et de l'illustre victime est resté gravé comme un des plus émouvants passages du théâtre shakespearien. Plusieurs romanciers et historiens ont été frappés par ce personnage de Capucius, dépositaire des ultimes pensées d'une reine malheureuse à quelques heures de sa mort. N'aurait-il rien fait d'autre, le fils du notaire d'Annecy est devenu pour le monde entier, et pour l'éternité, l'homme qui a adouci les derniers moments de Catherine d'Aragon.

Quand il reçoit ses instructions en juin 1529, Chapuis sait que sa principale mission est de conseiller la reine, prise dans les méandres d'une procédure de divorce inouïe. Dès le début, il lui sert d'intermédiaire avec Charles Quint, son neveu. Il lui transmet les messages qui la réconfortent, et dont il amplifie auprès de son maître les bienfaits effets. Une profonde amitié le lia à cette princesse, dont il admirait la grandeur d'âme.

La reine est une femme intelligente et volontaire. Elle accepte les lois humaines qui lui imposent d'être soumise à son époux, mais elle ne transige pas lorsqu'il s'agit de la loi divine. On aurait tort de croire qu'elle est mue par simple sentiment d'orgueil. Son rang, les honneurs qu'on lui doit, tout cela ne pèse pas contre le péché mortel dans lequel elle tomberait - et son mari avec ! - si elle favorisait (ne fût-ce que par sa résignation) le processus d'annulation de son mariage. Le roi aussi se disait en péril de damnation éternelle ! S'étant persuadé qu'il avait été criminel d'épouser la femme de son frère, il ne pouvait plus qu'avoir du dégoût pour sa vieille compagne. Et tout en lui faisant subir des humiliations continues, avec une cruauté non dénuée d'une bonne dose de sadisme, il se donnait encore des airs de victime. Inversant les valeurs et les choses, le bourreau finissait par croire que son épouse le persécutait en refusant de céder à ses volontés.

Dans ce duel inégal, Chapuis fut le second de la reine. Il rechercha des témoins pouvant jurer que le premier mariage n'avait pas été consommé. Puis, en 1531, il se lança dans la course aux avis, auquel le roi recourait comme moyen indiscutable d'imposer le divorce sans dépendre du Pape. Henri consulta toutes les universités d'Europe. François I^{er} (qui avait besoin de l'alliance anglaise) fit pression sur la Sorbonne pour qu'elle se déclarât en faveur du divorce. De son côté, Chapuis ne resta pas inactif. Il ne pouvait pas lui-même entrer dans l'arène, mais eut l'idée de faire appel à son ancien ami, ce cher Agrippa avec qui il avait passé tant d'heures agréables à Genève. En septembre 1531, il écrivit au philosophe rhénan,

qui se refusa. Il fut d'autant plus déçu que les rares conseillers de la reine l'abandonnèrent. Henri n'avait pu refuser cette justice à sa femme de pouvoir plaider sa cause (son image d'impartialité en dépendait), mais son ressentiment découragea ses défenseurs, qui ne se sentirent pas une vocation de martyre. Seuls, Thomas More et John Fisher demeurèrent loyaux.

En novembre 1531, la reine écrivait à son neveu : « *En tant qu'avocat savant et expérimenté qu'il est, l'ambassadeur de Votre Majesté montre, lorsqu'il est consulté, un tel tact et une telle sagesse que certains de mes anciens conseillers m'assurent que Votre Majesté n'aurait pas pu choisir une meilleure personne dans les circonstances affligeantes dans lesquelles je me trouve* ». Ne négligeant aucune solution pour sauver Catherine, dont la cause était de plus en plus la sienne, Chapuis imagina un plan digne de Machiavel. Il proposa à l'Empereur de prendre des mesures protectionnistes dans les Pays-Bas, avec l'espoir que les marchands anglais rendraient leur roi responsable des entraves imposées à leur négoce. Le plan sembla marcher. Le roi et ses conseillers prirent peur, la reine fut rappelée à la cour.

En 1532, sa situation se dégradait, elle fut reléguée dans un manoir humide, à Kimbolton. On lui interdit de voir sa fille. Le roi se montrait de plus en plus irrité par l'enlisement de son affaire. Thomas More rendit les Sceaux de l'État, Cromwell l'impitoyable lui succéda. Catherine, qui connaissait le caractère de son époux, tenta cette fois-ci de jouer sur la peur, en espérant qu'une condamnation pontificale provoquerait des remous dans le royaume et ferait plier le despote. Mais Clément VII ne réagit pas, inconscient du danger qui menaçait l'église anglaise.



Tomas Cromwell

Pensant pouvoir faire reculer le roi, Chapuis obtint une audience le 7 avril 1533. Les choses se passèrent bien de prime abord : Henri VIII se montra courtois, et parla sans aigreur de ses problèmes conjugaux. « *Le roi dit qu'il voulait assurer la succession à son royaume en ayant des enfants, qu'il n'en avait pas actuellement, et je lui fis remarquer qu'il avait une fille, la plus vertueuse et la plus accomplie qu'on puisse imaginer, qui avait juste l'âge convenable pour se marier et avoir des enfants, et qu'il semblait que la nature avait décidé que la succession au trône anglais devait se faire par la lignée féminine, comme lui-même l'avait obtenu ; et par conséquent, qu'il pouvait, en épousant la princesse avec quelqu'un, assurer la succession pour laquelle il tenait tant ; il répondit qu'il le savait mieux que quiconque, et qu'il se remarierait pour avoir des enfants lui-même. Et quand je lui ai fait remarquer qu'il ne pouvait pas être sûr de cela, il me demanda à trois reprises : ne suis-je pas un homme comme les autres ?* ». Que Chapuis ait eu l'audace de mettre en doute ouvertement la virilité de l'athlète couronné, on reste confondu ! Et la réponse d'Henri est si humaine qu'on arriverait à le trouver ... humain. Mais quand l'ambassadeur, après force circonlocutions, en vint à parler de l'inquiétude que sa conduite provoquait dans l'esprit de l'Empereur, le souverain anglais se mit sur la défensive, se hérissant à proclamer qu'il ne tolérerait aucune ingérence dans ses affaires. Une longue dispute s'ensuivit, au cours de laquelle Chapuis donna force arguments pour prouver que la reine n'avait pas les moyens de se défendre, et que le recours à l'autorité du Pape serait la meilleure solution.

Mais rien ne put entraver le cours des choses. Le 23 mai 1533, le primat d'Angleterre prononça enfin le divorce. On enleva à la souveraine déchue presque tous ses serviteurs, elle eut à peine de quoi vivre. Toute sortie et toute visite lui furent interdites. Pire, sa fille fut déclarée bâtarde. On l'enveloppa dans un implacable mécanisme destiné à l'étouffer littéralement. Chapuis fut le seul qui osât dire bien haut ce qu'il pensait. Et tandis que Catherine se disait prête à mendier sur les chemins, il infligea des audiences au roi et à Cromwell pour faire révoquer les mesures qu'il jugeait iniques. Henri et son ministre furent contraints de lui faire bonne figure, de subir ses récriminations. Protégé par son statut, l'ambassadeur ne passait rien. Ah ! s'ils avaient pu tordre le cou à ce redoutable dialecticien qui avait toujours le don de les battre en brèche. Pourtant, il fallait le ménager, car de ses rapports dépendait en partie l'amitié impériale.

Et les Anglais dans tout ça ? L'opinion publique était mécontente de son roi et sensible au sort de sa souveraine : *« En attendant, aucun mot ne peut décrire le chagrin et le regret qu'une telle conduite abominable de la part de ce roi et de ses ministres a causé parmi le peuple anglais, qui sont tous sensiblement affectés par ce qui se passe maintenant, et sont vraiment indignés du traitement de la Reine et de la princesse ».*

En 1534, l'étau se resserra sur Catherine, et Chapuis eut de plus en plus de mal à communiquer avec elle. Et puis, la tyrannie royale dépassait toute mesure. Par l'Acte de suprématie, Henri VIII se proclama chef de l'Église d'Angleterre et autorité spirituelle suprême. Ceux qui refusaient de le reconnaître devenaient des traîtres qu'on exécutait. Catherine n'était plus seule en cause. John Fisher, le plus grand humaniste anglais avec More, fut arrêté en avril. Le roi ordonna la destruction de tous les monastères, dont les dépouilles purent satisfaire sa rapacité. Les religieux furent maltraités, on condamna à mort de nombreux cordeliers. Une active propagande jeta le discrédit sur la papauté. Une répression sanglante s'abattit sur l'Angleterre, qui toucha également ceux qui adhéraient à la doctrine de Luther. Épouvanté par ce qu'il voyait, Chapuis poussa son maître à la guerre. L'idée est assez « folle », et ne correspond pas à ce que nous savons de cet homme si « prudent ». Messire Chapuis s'oublierait-il ? En fait, en outrepassant les limites de sa mission, notre personnage faisait ressortir une autre facette de sa personnalité. L'homme de cabinet se muait en homme d'action, il exprimait sa révolte face à l'injustice et au viol des consciences.

Le simple soupçon que quelqu'un pût menacer son trône suffisait à Henri VIII pour le faire condamner à mort. L'agitation du peuple mit en danger la vie de Catherine et de sa fille. Chapuis s'aboucha avec plusieurs seigneurs pour les faire enlever et les mettre à l'abri. Il parvint même à circonvenir le capitaine de la Tour de Londres, bien décidé à protéger les malheureuses s'il prenait fantaisie au roi de les emprisonner dans la forteresse. On nage toujours en plein roman de Walter Scott. Heureusement, le péril fut écarté. Mais les persécutions religieuses continuèrent, tandis que la reine et la princesse subissaient d'autres menaces. Thomas More fut à son tour arrêté et jugé pour « haute trahison ». Il fut décapité le 6 juillet 1535. Écœuré et angoissé, Chapuis chercha à revoir Catherine d'Aragon.

À plusieurs reprises, il demanda à Cromwell la permission de se rendre à Kimbolton, mais le principal ministre prenait un malin plaisir à éluder ses requêtes, si bien que, perdant patience, il décida de lui jouer un tour de sa façon. Il allait défier le roi et son conseiller, et donner le maximum de publicité à sa provocation. Le 17 juillet 1535, il traversa tout Londres avec un équipage de soixante personnes. Quand Henri VIII fut prévenu, il envoya un messenger pour lui ordonner de revenir. Le Scapin savoyard joua les étonnés et demanda à voir un ordre écrit. Muet de surprise, le messenger n'eut d'autre choix que de retourner à Londres, pendant que Chapuis continuait son chemin de plus belle et faisait étape pour la nuit. Le lendemain, deux officiers royaux le rattrapèrent et lui intimèrent l'ordre de ne pas s'approcher de la résidence de la reine. Il n'en était guère éloigné, et sans désobéir franchement, il dépêcha quelques personnes de sa suite pour caracoler sous les fenêtres de Catherine, qui prit plaisir à

voir ces cavaliers qui la saluaient. La bravade était complète, et Henri VIII n'eut plus qu'à trépigner de rage.

Cet épisode, qui semble tiré des *Mémoires* du cardinal de Retz, met en lumière le courage de Chapuis, qui prend des risques pour reconforter une femme humiliée, et pour montrer à la face de l'Angleterre l'iniquité de son roi. Le plus incroyable, c'est que ni Henri VIII ni Charles Quint ne lui ont fait payer cette superbe insolence. On n'a pas demandé son rappel, il n'a pas encouru de disgrâce.

Un an plus tard, Catherine d'Aragon, affaiblie, malade, ne croyait plus guère à l'aide de son neveu. La séparation d'avec sa fille la minait, tandis qu'on la menaçait continuellement pour qu'elle signe sa soumission au roi. Chapuis était la seule personne en qui elle avait confiance. Il fut le dernier qui la reconforta. Au début de décembre 1535, sa santé déclina brutalement. Des maux d'estomac la tenaillaient, elle vomissait. Son état s'améliora au bout de quelques jours, mais, le 27, les douleurs revinrent. Elle ne pouvait plus manger ni dormir. Son médecin fit prévenir le fidèle confident, qui obtint du roi l'autorisation de partir pour Kimbolton. Chapuis quitta Londres le 30 décembre et arriva le lendemain. Sa venue causa un grand plaisir à la reine, qui lui dit « *que ce serait une consolation de mourir dans ses bras, et non pas seule comme une bête* ». Il resta quatre jours au chevet de la mourante, veillant tendrement sur elle. Il l'écouta, dissipa ses craintes. Réchauffée par la sollicitude affectueuse dont il sut l'entourer, Catherine se sentit mieux. Ses douleurs s'apaisèrent, elle put absorber quelque nourriture, reprit quelque force, un peu de gaieté reparut dans ses yeux. Quand le diplomate repartit, il n'était qu'à demi rassuré, et son angoisse ne le lâcha plus jusqu'à ce que Cromwell lui apprenne brutalement la mort de la reine, survenue le 7 janvier dans l'après-midi. Tandis que la cour fêtait bruyamment cette « délivrance », il s'enferma dans sa chambre et s'abandonna à son chagrin.

Le chevalier servant de la princesse Marie

Pendant plus de six ans, Chapuis n'avait cessé de conseiller et de soutenir la première femme d'Henri VIII. Il fut aussi, et jusqu'en 1538, le protecteur dévoué de sa fille, la princesse Marie, celle-là même qui montera sur le trône en 1553. Née en 1516, Marie Tudor eut une enfance d'abord heureuse. Elle n'avait pas dix ans quand elle vit le couple royal se déchirer. Elle fut ensuite témoin des tourments de sa mère. Décrétée bâtarde après l'annonce du remariage de son père avec Anne Boleyn, elle fut chassée de la cour et traitée en pestiférée. Et comme on ne parvenait ni à lui faire admettre son nouveau statut, ni à lui faire reconnaître la suprématie spirituelle du roi, elle fut séparée de sa mère et isolée avec la dernière rigueur.

Chapuis et Charles Quint eurent vite conscience qu'on ne pouvait laisser cette adolescente sans soutien. L'ambassadeur eut pour mission de veiller sur elle. Dans ses lettres, le diplomate ne manque jamais de l'évoquer. Il s'alarme quand elle est malade, il vante ses qualités de cœur et d'esprit ; il s'extasie sur ses charmes, sur sa beauté. Leur relation furent suffisamment intime en 1536 pour laisser supposer qu'il éprouvait pour elle plus que de la simple admiration.



Marie Tudor

Il ne fut pas facile à Chapuis d'approcher la princesse, étroitement surveillée et espionnée. Il lui faisait passer des messages pour guider sa conduite, et parvint quelquefois à lui rendre visite. Lorsqu'elle apprit la mort de sa mère - qu'on lui annonça sans ménagement, elle ne trouva de réconfort qu'en Chapuis. Ce dernier imagina encore une fois une folle entreprise, l'évasion de la jeune femme. Quand on la changea de résidence, il eut des doutes sur les chances de succès de l'opération, dont il évalua toutes les difficultés : fuir de nuit au hasard de se perdre, relayer au risque d'être reconnu, embarquer sur la Tamise à peine de manquer la marée ! Du pur Dumas !

Finalement, la fille aînée d'Henri VIII demeura en Angleterre, et après des mois terribles, elle connut un sort plus doux grâce à l'affection que lui marquèrent deux des nouvelles épouses du roi : Jeanne Seymour, et surtout Catherine Parr. Le père cruel et intraitable lui redonna sa place à la cour, mais elle dut sur les conseils de Chapuis signer une déclaration de soumission. Sa vie même en dépendait.

Une activité inlassable

Eustache Chapuis n'aimait pas les mondanités. Henri VIII et le duc de Norfolk lui ont souvent reproché de ne pas aller à la Cour, où il était assuré de trouver le meilleur accueil. Il se retranchait derrière l'usage, qui voulait qu'en Angleterre un ambassadeur n'allât à la Cour que s'il était invité. Il se contentait d'accomplir ses devoirs officiels, et voyait le roi chaque fois qu'il recevait pour lui des lettres de l'Empereur ou de la gouvernante des Pays-Bas. D'ailleurs, il n'hésitait pas à lui demander audience lorsqu'il avait à régler une affaire délicate, ou quand il avait à se plaindre. Le roi le convoquait pour les mêmes raisons.

Il rendait fréquemment visite aux ministres dans leur demeure à Londres, mais ses entretiens avec le roi avaient généralement lieu en dehors de la capitale, dans un des beaux châteaux où il régala sa cour de fêtes et de chasses splendides. Chapuis fut très souvent reçu à Hampton Court (qui existe toujours) ou à Greenwich (dont il ne reste rien de l'époque Tudor). Plus rarement, il allait à Windsor. Il était généralement bien accueilli, et le roi le recevait « gracieusement », comme il se doit pour un souverain parfaitement éduqué. Quand les tensions étaient importantes du fait de l'actualité politique ou religieuse, les audiences se déroulaient dans un climat plus froid, et il est arrivé plus d'une fois à l'ambassadeur impérial d'essayer la mauvaise humeur royale. Mais Henri VIII savait se montrer charmant, et quand il était content, il n'hésitait pas à exprimer sa gaieté par des marques d'une affectueuse familiarité. Il prenait alors l'Annécien par le cou ou par la main, faisait avec lui quelques pas dans sa chambre.

Personnage officiel, Chapuis avait un poids politique qu'on n'imagine pas. Le roi, ses conseillers et les grands du royaume cherchaient le plus souvent à lui plaire, c'est-à-dire à ne pas lui déplaire. Ses rapports pouvaient influencer sur les décisions de l'Empereur. Jusqu'à la mort de Catherine d'Aragon, les Anglais ont craint une invasion impériale. Le Tudor jouait à fond le jeu de bascule entre le Valois et le Habsbourg. Mais quel que soit le côté où penchait le fléau des préférences momentanées, il fallait ménager l'avenir. Dans la première partie de sa mission, en gros jusqu'en 1536, Chapuis fut courtisé par le duc de Norfolk, l'un des deux ducs anglais. Ce personnage était puissant, à la tête d'un clan influent, mais il était surtout le cousin germain du roi et l'oncle d'Anne Boleyn, la maîtresse royale qui supplantait la reine en titre. Norfolk ne ménagea pas ses efforts pour se concilier les bonnes grâces de l'ambassadeur impérial. Qui sait ce que pouvait lui apporter la bienveillance de Charles Quint ? Il se mit en frais pour Chapuis, le raccompagna même dans les rues de Londres après une audience royale ; il l'invita chez lui et lui présenta sa femme. Cromwell, Fisher, Paget, tous, à un moment ou à un autre, cajolèrent celui qui pouvait favoriser leurs projets.

À lire la correspondance du diplomate, on se rend compte que son influence grandissait avec le temps. Le surlendemain de la mort de Catherine d'Aragon, Cromwell lui donna un rendez-vous secret pour resserrer, à l'insu du roi, les liens de l'Angleterre avec l'Empereur. Après son retour à Londres, Chapuis fut même amené à jouer le rôle de consultant des conseillers privés. Mieux ! en mars 1543, on l'invita à une séance du conseil. Il y expliqua comment résoudre le problème que posait aux ministres l'éventualité d'une agression écossaise alors que les forces anglaises seraient occupées sur le front français.

Il eut à traiter la délicate question de relations commerciales entre l'Angleterre et les États sur lesquels régnait Charles Quint : droits de douane, législations nouvelles, captures de navires et de marchandises. La guerre économique se jouait avec une férocité qui n'avait rien à envier aux affrontements militaires. Chapuis s'entretenait aussi quotidiennement avec des Anglais inquiets de la politique religieuse de leur roi. C'est ainsi qu'il prit contact avec des nombreux opposants, à qui il fit espérer le soutien de Charles Quint. Il était de bonne foi, et pensait sincèrement qu'Henri avait besoin d'une bonne leçon.

En temps ordinaire, notre Savoyard aimait se promener dans les rues de Londres ou recevoir du monde. L'ambassade était une vraie ruche, le centre de ralliement des marchands espagnols, napolitains, hollandais - tous sujets de l'Empereur. Naturellement obligeant, l'ambassadeur fut assuré de compter sur le crédit des plus puissants négociants. Il le montra bien en juillet 1542, alors qu'il tentait de convaincre Henri VIII d'aider financièrement le roi Ferdinand (le frère de l'Empereur) dans sa lutte contre les Turcs. Le souverain ne sut plus que répondre au diplomate obstiné qui s'engagea, « *dans un délai de trois heures, à trouver des marchands et des banquiers pour prendre la somme, si considérable soit-elle, et donner les factures de Vienne ou de toute autre ville d'Allemagne payables un mois après la date* ». On croirait entendre Voltaire, lire un passage des *Lettres philosophiques*. On a aussi une preuve touchante de son dévouement. Il était au mieux avec deux des principaux marchands espagnols établis en Angleterre, Alvaro d'Astudillo et Louis de Castro, tous deux admirateurs d'Érasme, qu'ils aidèrent de leur mieux à régler ses affaires à Londres. Inutile de préciser que notre héros servit d'intermédiaire et joua un rôle dans l'amélioration de la situation financière du philosophe. Comme on le voit, Chapuis se faisait des relations utiles.

Entre les obligations de Chapuis, la plus absorbante fut le courrier. Mais quelle correspondance ! Le diplomate savoyard est certainement l'homme qui a le plus écrit à Charles Quint, et qui en a reçu le plus de missives. Les premières années de son ambassade, l'Empereur fut même son correspondant privilégié. Imaginons le maître de la moitié du monde connu remplir de son écriture plusieurs pages d'analyses et d'informations destinées à renseigner son représentant à Londres sur sa situation exacte, sur ses projets ! On a quelquefois l'impression qu'une réelle complicité réunissait les deux hommes. En tout cas, la confiance en Chapuis est totale, et son maître le soutient dans toutes ces actions, lui donnant des directives qu'il sait être le plus souvent délicates, voire impossibles. Invariablement, le nouveau César rappelle la « dextérité et l'habileté » de l'irremplaçable Savoyard, qui sait si bien s'y prendre avec le monarque le plus ombrageux de la terre. Cet échange privilégié s'estompera avec le temps, en raison de la charge écrasante qu'impose à l'Empereur le gouvernement de son immense empire. Dans ses dernières années à Londres, Chapuis aura surtout affaire avec la reine Marie, douairière de Hongrie et régente des Pays-Bas. Princesse remarquable par son sens politique, elle gouvernait avec humanité.



Marie d'Autriche, reine de Hongrie

Informé - être informé

Dans la plupart de ses lettres, Charles Quint rappelle à son ambassadeur qu'il veut être informé de tout ce qui se passe en Angleterre. Rien ne devait échapper à la vigilance de son représentant, et pour ce faire, Chapuis monta un service de renseignement efficace, qui fait encore l'admiration des historiens spécialistes de cette période de l'histoire anglaise. Certes, on n'avait pas attendu le diplomate Savoyard. Le continent fourmillait d'indicateurs, et les ambassades en étaient les relais les plus « officiels ». Cependant, s'il n'a rien inventé, Chapuis va se distinguer dans ce domaine. Ce n'est pas de gaîté de cœur que l'intellectuel épris de culture humaniste se transforma en maître de l'espionnage. Placé au cœur d'un jeu où l'hypocrisie règne sans partage, il dut vite se mettre au diapason. Son amabilité ordinaire lui facilita la tâche, car il parvint à ne pas se départir d'un flegme qui n'avait pourtant rien de britannique, et qu'eût admiré Talleyrand.

Mais il fit mieux, et ses dons naturels de communication lui permirent de filtrer des informations dignes d'être rapportées à son maître. Il fut ainsi lui-même son premier agent, et on peut le croire quand il affirme à Charles Quint : « *quant aux pratiques françaises, je n'entends pas parler de tout comme ce moment. S'il y en a, je garderai les yeux ouverts* » (lettre du 18 février 1544). Une de ses spécialités, c'est de faire parler ses collègues. Dès qu'on l'invite courtoisement à dîner à l'ambassade de France, il jubile à la pensée qu'il parviendra à « écumer » (le mot est de Saint-Simon) des informations exploitables. C'est ainsi qu'en décembre 1533, il apprend l'échec des négociations qui ont lieu à Marseille entre les Génois et les représentants de François I^{er}. Mais l'art de délier les langues s'applique également aux marchands qui fréquentent l'ambassade ou qu'il croise à l'occasion de ses promenades en ville. Sans avoir l'importance des secrets d'État, les échos qu'il glane donnent le poulx de la rumeur publique, qui n'est pas à négliger. Ainsi, en septembre 1542, il écrit à la reine régente qu'il a « *entendu plusieurs dignes citoyens et marchands de cette ville dire et affirmer que la guerre de France était aussi destructrice pour eux que pour les habitants des Flandres et des Pays-Bas* ». Et comme les nouvelles circulent plus librement que les hommes, Chapuis parvient même à savoir ce qui se passe sur les bords du Rhin. Des amis marchands lui ont montré des lettres venues d'Allemagne, dans lesquelles on détaille les opérations militaires en Flandres et à la frontière hollandaise.

Malgré ses grands dons, Messire Chapuis n'avait pas celui de l'ubiquité. Il employa donc des « informateurs ». Il créa un réseau de mouchards à l'affût de toutes les indiscretions. Ses collègues n'étaient pas épargnés, comme l'ambassadeur de France, dont les propos furent un jour recueillis par un de ses convives. Certains de ses informateurs n'étaient qu'occasionnels, comme ce marchand de Gascogne, familier de l'ambassade française, qui lui apprit que François I^{er}, en décembre 1541, avait demandé à rencontrer son « bon frère » d'Angleterre. Henri VIII voulut s'en avantager en l'annonçant à l'ambassadeur impérial, et ce dernier ne put résister au malin plaisir de lui dire qu'il était déjà au courant, sans se priver de dire de qui il tenait la nouvelle.

En janvier 1543, alors qu'il peinait à conclure le traité d'alliance entre son maître et Henri VIII, Chapuis s'inquiéta des intrigues de son collègue français. Comme il n'avait pas d'entrée permanente à la Cour, il n'hésita pas à demander son concours à la princesse Marie. La fille de Catherine d'Aragon était une farouche patriote, mais elle savait trop ce qu'elle devait à son ancien Mentor pour lui refuser ce « service », d'autant que la cause impériale était aussi un peu la sienne. Bien chapitrée, elle se prêta donc au jeu. Le 21 janvier, son message rassura son vieil ami sur les intentions du fluctuant monarque. La royale « rapporteuse » lui confia que la veille, « *elle a entreouyt son père, le roi, dire à l'un de ses*

conseillers privés : vous pouvez aller dire à l'ambassadeur de France (Marillac) que je n'ai pas l'intention de faire du mal au roi, son maître, mais que s'il veut me causer du tort en Écosse, il me trouvera tout à fait prêt à le rencontrer face à face ». Grand merci, princesse !

Par ailleurs, Chapuis avait compris l'intérêt de se procurer des renseignements de première main sur les événements qui se produisaient non seulement en Angleterre, mais aussi à la périphérie du royaume. Les ramifications de la grande politique européenne impliquaient un élargissement de son champ d'action. Il ne manqua pas d'informer l'Empereur des tentatives de soulèvement en Irlande, de la grande révolte du nord de l'Angleterre connue sous le nom de « Pèlerinage de grâce ». Les affaires écossaises étaient essentielles, car elles menaçaient de détourner le souverain anglais de son alliance avec son impérial neveu. Chapuis porta une attention extrême à ce qui se passait du côté d'Édimbourg, et il n'hésita pas à y envoyer son propre fils en mission. Dans sa lettre du 19 janvier 1544, il avise son maître de l'agitation dangereuse qui règne en Écosse et en Irlande, à l'instigation d'espions français : « *Vous pourriez aussi dire au roi (Henri) que nous avons reçu des informations fiables sur le roi François, qui a envoyé en Écosse et en Irlande des agents secrets pour perturber et brouiller les affaires de ce roi dans ces pays, et gâcher, s'il le peut, ses projets, imaginant qu'en faisant ceci et en employant de tels moyens, il (le roi François) peut jeter des obstacles sur son chemin et empêcher son ingérence contre lui-même ailleurs* ».

Mais il fit mieux : en 1541, il parvint à soudoyer le propre secrétaire de l'ambassade de France. Il avait ainsi un cheval de Troie dans la place ennemie, et il pouvait se frotter les mains. Non seulement l'espion le tenait au courant des visites et des lettres reçues par son employeur officiel, il lui faisait encore parvenir des copies de sa correspondance ! On croit rêver ! Charles Quint était au courant des intentions de François I^{er} et de ses tractations avec Henri VIII ! On comprend que Chapuis ait été considéré comme irremplaçable.

Les dernières années en Angleterre

Après la mort de Catherine d'Aragon, Cromwell travailla à resserrer les liens avec Charles Quint. De son côté, le roi n'était pas insensible aux offres françaises. Le jeu de bascule continua quelque temps. Ce que redoutait le plus le souverain anglais, c'était un rapprochement entre François I^{er} et l'Empereur. Que ces deux là se battent, il s'en amusait. Qu'ils s'accordent, il redoutait une agression et son orgueil souffrait de n'être plus l'arbitre qu'on flattait. Quand il apprit la trêve de Nice en juin 1538 et l'entrevue d'Aigues-Mortes, Henri VIII prit très mal les choses. Les relations de l'Angleterre avec la France et l'Espagne ne cessèrent de se dégrader et, en mars 1539, ce fut la rupture des relations diplomatiques.

Pendant seize mois, le diplomate annécien demeura aux Pays-Bas avant de reprendre son poste. Il en profita certainement pour se reposer un peu. Puis, en juillet 1540, il retrouva son ambassade londonienne. Il allait encore servir son maître cinq ans durant. Il y consacra toute son énergie et y laissa sa santé. Selon ses propres mots, « l'air de Londres » lui était néfaste, et en vieillissant, il souffrit de crises de goutte qui le laissaient quelquefois dans l'impossibilité d'écrire ou même de se rendre auprès du roi. Henri VIII avait fini par apprécier Chapuis, et il eut la gentillesse d'envoyer son propre médecin quand celui-ci tomba dangereusement malade. Dès 1542, le serviteur vieillissant demanda à Granvelle son congé, et jusqu'au bout Charles Quint le « supplia » (c'est son terme) de rester.

Au cours de ses dernières années à Londres, il déploya une intense activité diplomatique - enfin ! Charles Quint et Henri VIII projetèrent une alliance pour abattre la France. Les deux monarques devaient personnellement conduire les armées destinées à envahir le royaume des lys. Mais avant que les opérations ne commencent, il y eut une année

de tractations, suivie de plusieurs mois de préparatifs, retardés par les affaires écossaises. Chapuis fut au cœur de la négociation, et s'épuisa à déjouer toutes les ruses des conseillers anglais pour insérer des clauses à l'avantage des Anglais. Ils ne ménagèrent pas leur mauvaise foi pour s'engager le moins possible, et compliquèrent singulièrement sa tâche. Enfin, le traité fut signé le 11 février 1543. Charles Quint et Granvelle apprécièrent le travail accompli par le subtil diplomate, qui fut félicité chaleureusement. Comme rien n'était prêt pour engager les hostilités, il fallut reporter la double offensive au printemps de l'année suivante.

Au soir de sa vie, Henri VIII prit grand plaisir à endosser l'armure de chef de guerre. Il débarqua à Calais le 14 juillet 1544 et rejoignit son armée. Mais au lieu de foncer sur Paris comme prévu, il fit le siège de Montreuil, puis de Boulogne. Visiblement, le plan de l'Empereur ne lui plaisait qu'à demi, et il préféra prendre des villes qui consolideraient sa tête de pont française. Pendant ce temps, Charles Quint envahissait la Champagne. Il progressa jusqu'à Épernay et Château-Thierry, mais faute d'approvisionnement, son armée fut réduite à la famine. Ayant perdu toute possibilité d'action, il décida de traiter avec son ennemi, au grand dam de son allié, qui se crut trahi. Henri rentra à Londres et convoqua Chapuis, qui dut essuyer la royale colère. Finalement, les trois souverains eurent la sagesse de faire la paix. Ils étaient malades, leur trésor était vide et leurs États épuisés.

Quelques mois d'une guerre larvée, une paix boiteuse : le chef d'œuvre diplomatique de Chapuis était tombé en poussière ! Sa déception fut largement compensée par sa promotion à la dignité abbatiale. Le 17 septembre 1544, le futur Philippe II eut la gentillesse de lui apprendre que l'Empereur, son père, l'avait pourvu de la riche abbaye de Saint-Ange en Sicile. Chapuis resta encore à Londres pour régler tous les problèmes en suspens, après quoi il put enfin partir, après une audience de congé qui eut lieu le 4 mai 1545. Autant son entrée en scène en 1529 fut discrète, autant sa sortie fut imposante. Le roi l'entretint longuement, et il fut salué par la reine Catherine (Catherine Parr, la dernière épouse !). Toute la cour lui fit fête et la princesse Marie lui fit des adieux touchants.

Pendant tout le temps que dura sa mission, Eustache Chapuis eut l'occasion de rencontrer les personnalités les plus marquantes de l'histoire anglaise. Des hommes d'État comme Wolsey et Cromwell, Paget, Wriothesley et Audley ; des philosophes comme Thomas More et John Fisher ; de nombreux clercs qui l'enchantèrent pour la clarté de leur doctrine et la profondeur de leur savoir. Il fut un proche de Catherine d'Aragon et de Marie Tudor, et ses obligations l'amènèrent à saluer Anne Boleyn et Catherine Parr, le futur Édouard VI et la petite Élisabeth, l'une des plus grandes souveraines de ce pays. Si le diplomate annécien n'aimait pas le climat anglais, il sut apprécier la gentillesse des insulaires, leur franchise, leur bonhomie, et aussi leur courage quand ils s'élevèrent contre la tyrannie royale. Pourtant, il n'avait guère d'estime pour tous ceux qui travaillèrent à séparer l'Angleterre de la communion romaine. Il dénonça la cupidité des grands, l'avarice du roi qui écrasait son peuple d'impôts et confisquait les biens de tous ceux qu'il envoyait à la potence ou à l'échafaud. Il prit en haine les Boleyn et les Seymour, méprisait Norfolk et tous ceux qui ne comprenaient que leurs profits et la satisfaction de leurs ambitions. Et, il faut bien le dire, il prit en grippe les Français, qui avaient envahi la Savoie en 1536.

Une retraite bien méritée à Louvain

Eustache Chapuis avait décidé de se retirer à Louvain, ville universitaire dans laquelle il se plaisait. Il dut auparavant se rendre à Bourbourg pour d'ultimes tractations, avant de goûter le repos auquel il soupirait depuis plusieurs années. Il eut la douleur de perdre son fils César en 1549, et fit son testament le 13 décembre 1551. Il mourut à Louvain le 21 janvier 1556, au terme d'une existence bien remplie et mouvementée.

Nommé par Charles Quint à un poste capital durant une période cruciale de l'Histoire européenne, Eustache Chapuis n'a pas été un diplomate ordinaire. À suivre les étapes de la vie de cet homme étonnant, on est en mesure de mieux le comprendre. Scrupuleux et loyal envers qui l'employa, il n'abdiqua jamais sa liberté de penser et d'agir, et s'efforça d'aider tous ceux qui avaient besoin de lui. Il fut tout à fait capable d'outrepasser ses instructions quand sa conscience l'y incitait. Il y a du Saint-Simon en lui, celui qui s'affiche avec le duc d'Orléans accusé d'avoir assassiné le duc et la duchesse de Bourgogne, celui qui prend le parti de l'élève de Fénelon contre la cabale de Meudon. Il fut un peu Talleyrand, mais il ne fut jamais Fouché. Son existence fut pleine d'actions dignes des romans d'aventures et d'espionnage.

D'une santé délicate, souvent malade, il aimait rire et se montrait volontiers joyeux convive. Ses lettres à Agrippa et à Granvelle nous révèlent son humour. Bref, ce fut un homme avec ses passions, ses rêves, ses angoisses. Il fut désintéressé, mais manifesta quelque humeur à la fin de sa carrière, trouvant qu'on ne le récompensait pas assez pour ce qu'il avait fait. Charles Quint aurait pu en faire un évêque - il lui donna une abbaye en Sicile. Comme ses besoins étaient simples, les revenus qu'il tira de son bénéfice (et de quelques autres) lui permirent de disposer d'une fortune suffisante pour le projet qui allait couronner son existence : la fondation de deux collèges en faveur de sa patrie savoyarde.



Bibliographie partielle et sources principales

- ✓ British History online : Calendrier des documents d'État, Espagne, 1529 - 1547
- ✓ « Eustache Chapuis », Garrett Mattingly, thèse de doctorat soutenue en 1927 à l'université d'Harvard et non publiée, partie consacrée à la période genevoise d'Eustache Chapuis. Il s'agit de la copie de quatre-vingt pages dactylographiées extraites de la thèse, envoyée aux archives d'État de Genève par la Northwestern University, college of Arts and Sciences, Evanston, Illinois.
- ✓ *Henri VIII*, Philippe Erlanger, Librairie académique Perrin, 1982
- ✓ *Henri VIII*, William Shakespeare, La Pléiade
- ✓ *Notes et documents inédits pour servir à l'histoire d'Eustache Chapuis, d'Annecy, ambassadeur de Charles Quint*, Joseph Orsier, Revue de Savoie, 1912
- ✓ *Henri Cornélis Agrippa, sa vie et son œuvre d'après sa correspondance (1486 - 1535)*, Joseph Orsier, Paris, Librairie des sciences occultes, Bibliothèque Chacornac, 1911
- ✓ La Revue savoisienne, 1874, « Correspondance entre Eustache Chappuis et Henri Cornelius Agrippa de Nettesheim », Léon Charvet
- ✓ « Zur Familie des Eustache Chapuis en Annecy », Ursula Schwarzkopf, Bibliothèque d'humanisme et Renaissance, 1966, tome 28

Je remercie les Archives d'État de Genève, qui ont si gentiment et si généreusement mis à ma disposition une copie de la partie de la thèse de Garrett Mattingly.